

Gaston Derycke, «Jacques Spitz ou les caprices de la renommée», dans *Cassandra*, 11 février 1939

L'idée de son propre néant, que toute créature un peu noble doit mettre au premier plan d'elle-même. (*Les dames de velours*) Jacques SPITZ

La destinée littéraire de Jacques Spitz est assez singulière.

Après avoir, entre vingt-cinq et quarante ans, publié plusieurs livres d'une qualité très pure, mais que le grand public ignora obstinément, il vient de connaître un succès dont il est le premier à sourire en signant trois ou quatre romans fantastiques, au demeurant des plus plaisants, mais où lui-même ne voit qu'une amusette alimentaire. Heureusement, n'en ayant jamais eu, Jacques Spitz n'avait pas d'illusions à perdre sur le discernement des foules...

J'ai connu Jacques Spitz en 1933, alors qu'il venait de publier *Les dames de velours* (aux éditions de la NRF). Ce livre m'était tombé entre les mains par hasard. Le parcourant, j'avais été frappé par quelques lignes dont l'accent éveillait en moi un écho étrangement précis. Je lus *Les dames de velours* d'un bout à l'autre. Lorsque, quelques semaines plus tard, je me rendis à Paris, ma première visite fut pour Jacques Spitz. Il me paraissait désormais impossible que nous ne fussions amis.

*Les dames de velours* : sous forme de journal, c'est une longue méditation sur l'amour, sur son illusionnisme délicat, sur tout ce que l'on peut y laisser d'espoir, y chercher de rêve, y mettre de mensonge. « Le cri de confiance en l'amour, lorsqu'il est vrai, n'est pas un cri d'allégresse, mais une tentative pour rompre un silence implacable; et il ne prend son sens, ce cri, que dans le grand cadre mort qui l'entoure de toute part. » « Si j'ai tout refusé, tout retranché, écrit encore Spitz, ce n'est pas pour le simple plaisir de détruire, mais peut-être seulement pour que brillent avec plus d'éclat sur le fond neutre, irrémédiablement neutre des choses, ces quelques grains détachés qui marquèrent des instants où, sur la terre, a pu luire l'espoir d'atteindre une vérité hors d'atteinte. »

Avant *Les dames de velours*, Jacques Spitz avait publié *Le voyage muet* (éd. de la NRF), que je connus ensuite avec ce ravissement un peu trouble que l'on éprouve à trouver, dans le livre d'un autre, tout ce que l'on y eût mis en l'écrivant. *Le voyage muet* est le carnet de route d'un voyageur solitaire, parcourant sans le voir, le monde, à la recherche de quelque chose qui ne fût pas faux-semblant, construction de l'esprit ou du « cœur », — et ne rencontrant que soi-même. Livre désespéré, mais de ce désespoir sans passion où il n'entre ni révolte ni tristesse : le seul dont puisse s'accommoder une âme bien née. « Au fond, écrit Jacques Spitz, dans *Le voyage muet*, je crois que le mot le plus juste qui pourrait être dit sur la vie, sur ce qu'elle apporte de douleurs physiques ou morales, de satisfactions ou de sujets d'exaltation, serait : On exagère beaucoup. »

Quelques nouvelles encore : *Hamlet en forme de conte* (Laforque n'avait pas toujours cette élégance dans le détachement). *La soirée avec M. Vuide* (auprès de quoi la *Soirée avec Monsieur Teste* fait figure de bavardage mondain). Quelques articles, par ci, par là, heurtant plus d'un lecteur à force de lucidité légèrement cynique. Un essai, encore inédit, sur la connaissance.

Et puis, coup sur coup, quatre romans fantastiques, qui font de Spitz, oh! ironie, un auteur « à succès », que l'on compare à Jules Verne et à Wells.

*L'agonie du globe*, *Les évadés de l'an 4000*, *La guerre des mouches*, *L'homme élastique*, il faut lire ces récits plaisants en connaissant leur auteur pour surprendre tout ce qui s'y fait jour d'ironie et de « jeu ». Chacun d'eux est, à sa manière, un pamphlet sur la sottise humaine. Les allusions à l'actualité politique, qui sont pour beaucoup dans leur saveur, travestissent à peine le solide mépris de Spitz pour les agitations de ses semblables. « Sport » littéraire, auquel celui qui le pratique trouve sans doute autant de plaisir que le spectateur dupé...

Et demain, Spitz achèvera le nouveau livre auquel il pense. Ce sera un roman intitulé *L'appareil ne fonctionne pas*. « Je voudrais, dit son auteur, donner l'illusion de la vie, non à la manière imagée des romanciers et des peintres, mais de la vie telle qu'elle est en réalité, de la vie où rien n'arrive que d'insignifiant et de dérisoire, où les hommes ne réalisent jamais exactement ce à quoi ils aspirent... »

Parce qu'il sait que rien, ici-bas, n'est au fond ni très sérieux ni très passionnant, Jacques Spitz aime jouer : il a écrit encore, sans le publier, un roman-feuilleton (*La forêt des Trois-Pies*) où, sous prétexte d'une intrigue policière, la réalité et le rêve se recourent curieusement.

Dilettantisme? Pourquoi? Le vrai « sérieux » ne consiste-t-il pas à avoir compris que le sens de cette vie est de n'en avoir aucun, donc de les avoir tous, et notamment celui d'un divertissement léger, auquel on n'a l'excuse de prendre plaisir que celui qu'on se donne...

La vraie vie, comme dit Rimbaud, est ailleurs.

Qu'on en cherche l'image sans couleur dans ces livres où Jacques Spitz a mis son vrai visage : *Le voyage muet*, *Les dames de velours*. Je les tiens, quant à moi, pour ce que, depuis dix ou vingt ans, la littérature a donné de moins vain, de plus digne, de plus authentique.